

Eluder la responsabilité des propos avancés: le cas de la *prétérition*

Gabriela Scripnic*

Abstract: Commonly defined as the figure which consists of invoking a topic by denying it should be invoked, *praeteritio* proves to be particularly prodigious in the field of rhetoric. *Praeteritio* allows the speaker to convey his point of view while avoiding taking full responsibility for his words and to reduce therefore the potential attack of the interlocutor. Drawing on the works of Fontanier (1977) and Laurent (2001), for stylistics, and the work of Snoeck Henkemans (2009), in the field of rhetoric, this study firstly aims at reviewing the linguistic means by which *praeteritio* becomes manifest in discourse. Furthermore, *praeteritio* is approached in terms of rhetorical strategy meant to impose a point of view on the audience through the pseudo cancellation of the intention to accomplish a speech act. The analysis is performed on a series of excerpts dealing with the situation of Roma people in Romania and abroad.

Keywords: *praeteritio*, rhetorical strategy, pseudo cancellation, speech act

Résumé: Définie d'une manière générale comme la figure qui consiste à parler de quelque chose après avoir annoncé ne pas le faire, la *prétérition* s'avère particulièrement prodigieuse dans le domaine de la rhétorique. La *prétérition* permet au sujet parlant / écrivant de transmettre son point de vue tout en évitant de prendre l'entière responsabilité de ses propos et de diminuer de la sorte les potentielles attaques de l'interlocuteur. Ayant comme point de départ les ouvrages de Fontanier (1977) et Bacry (1992), pour la stylistique, et les travaux de Snoeck Henkemans (2009), dans le domaine de la rhétorique, je me propose premièrement de passer en revue les moyens linguistiques par lesquels la *prétérition* s'actualise dans le discours. L'analyse est menée sur des extraits de prises de position sur la situation des Roms en Roumanie et à l'étranger. Ensuite, la *prétérition* est envisagée en tant que stratégie rhétorique qui sert à imposer un point de vue sur l'auditoire par la pseudo annulation de l'intention d'accomplir un acte de dire

Mots-clés : *prétérition*, stratégie rhétorique, pseudo annulation, acte de dire

Introduction

Inventoriée parmi les figures macrostructurales de pensée (Laurent, 2001: 77), la *prétérition* est étudiée dans le cadre de la pragma-dialectique par Snoeck Henkemans (2009) en tant qu'outil de présentation par le truchement duquel le locuteur ajuste stratégiquement la discussion afin d'imposer son point de vue sur l'auditoire. Cette étude est divisée en trois parties: premièrement, je vise à donner un bref aperçu du concept de *prétérition*, tel qu'il est envisagé dans les ouvrages de stylistique française; par la suite, l'étude est dirigée vers la saisie des modalités à travers lesquelles la *prétérition* est réalisée dans le discours; la dernière partie fait ressortir la fonction rhétorique de cette figure qui contribue à faire l'auditoire adopter le point de vue en jeu. Diverses prises de position sur la situation des Roms me permettent d'étudier le fonctionnement rhétorique de la *prétérition* dans un discours argumentatif où le locuteur se sert de la *prétérition* soit pour introduire un point de vue sous l'apparence d'une affirmation à laquelle il n'adhère pas de façon qu'il ne veut pas la communiquer, soit pour avancer un argument à l'appui d'un point de vue sous la forme d'une affirmation qu'il prétend ne pas vouloir faire.

1. La *prétérition* – figure stylistique et rhétorique

Ayant son origine dans le latin *praeterire* 'omettre', la *prétérition* (connue aussi sous les noms de *prétermission* ou *paralipse*) désigne «la figure de rhétorique qui consiste à déclarer que l'on ne parle pas d'une chose, alors qu'on le fait» (*Trésor de la Langue Française informatisé*) ou bien «un procédé de style par lequel on déclare passer sous silence une chose dont on parle néanmoins par ce moyen» (*Larousse*). De surcroît, la définition offerte par le *Litttré* insiste sur la fonction rhétorique de cette figure par la mise en évidence de l'attitude du sujet parlant / écrivant qui *prétend* ne pas mentionner certains aspects dans le but de les faire passer d'une manière plus efficace: «figure de rhétorique par laquelle on feint d'omettre des circonstances sur lesquelles on insiste avec beaucoup de force». (*Litttré*)

Les définitions proposées par les travaux de stylistique ou de poétique convergent quant à la portée de la *prétérition*. Fontanier (1977: 143) définit la *prétérition* comme la figure de pensée

* Chargée de cours, dr, Université « Dunarea de Jos », Galati

qui consiste à «feindre de ne pas vouloir dire ce que néanmoins on dit très clairement, et souvent même avec force ». Dans le *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Morier (1989: 878) fait écho à la définition de Fontanier, en précisant que la prétérition représente la figure par laquelle «on attire l'attention sur un sujet en feignant de ne pas s'y attarder».

En ce qui concerne la place de la prétérition à l'intérieur d'une classe plus large, Laurent (2011: 77) la place parmi les figures macrostructurales de pensée qui affectent la composante énonciative du discours, à côté des figures qui portent sur l'identité du locuteur ou de l'allocutaire (*l'apostrophe oratoire, la prosopopée*) et de celles qui portent sur l'acte de langage: la dérivation illocutoire (*l'interrogation rhétorique*). (Laurent, 2001: 83-84)

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris, / Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris.
(Voltaire, *La Henriade*).

Dans le cas de la prétérition, le mécanisme du paradoxe qui vise le contenu de sens est en quelque sorte déplacé au niveau de l'énonciation elle-même.

Avec cette figure, le sujet parlant / écrivant précise clairement qu'il ne va pas transmettre certaines informations, mais en le faisant, il les transmet tout de même. Aussi la prétérition s'appelle-t-elle également «fausse réticence». (Snoeck Henkemans, 2009: 341) L'auteure établit deux grandes classes de prétérition en fonction de l'intention du locuteur de ne pas vouloir dire ce qu'il finit par transmettre quand même:

- a) prétérition en tant qu'approche directe par laquelle le locuteur rend explicite son intention de ne pas parler d'une certaine situation;
- b) prétérition en tant qu'approche indirecte par laquelle le locuteur souligne qu'une ou plusieurs conditions de félicité nécessaires à l'accomplissement d'un acte de langage assertif n'est / ne sont pas réalisée(s) et donc accomplir l'acte de langage en question n'est pas possible.

Ayant à la base le travail de Snoeck Henkemans (2009), j'ai identifié les schémas suivants de manifestation de la prétérition qui correspondent à chacune des classes mentionnées ci-dessus:

1.1. Prétérition – forme directe, explicite

Dans ce cas, la prétérition est centrée sur un verbe de parole (le plus souvent «a spun» 'dire') employé dans une phrase qui régit une complétive directe introduite par «că» 'que' :

- *nu spun că....(dar) / je ne dis pas que....(mais)*

(1) *Întrebat dacă are ce să îi reproșeze ministrului Cseke Attila, premierul a răspuns: "Eu nu spun că este perfect. Spun că s-a făcut tot ce omenște era posibil să se facă în condițiile date".*

http://www.amosnews.ro/Boc_Eu_nu_spun_ca_Cseke_este_perfect_spun_ca_s_a_facut_tot_ce_omenste_era_posibil-29-67725
A la demande s'il avait quelque chose à reprocher au ministre Cseke Attila, le premier ministre a répondu: «Je ne dis pas qu'il est parfait. Je dis que l'on a fait tout ce qui était humainement possible de faire dans les conditions données».

- *nu vreau să spun că...(dar) / je ne veux pas dire que....(mais)*

(2) *Sigur că există o mare parte de iluzie, așa că nu vreau să spun că modelul meu este mai bun decât al altora. Fericiți cei ce reușesc să le facă pe toate. În ceea ce mă privește, nu pot să fac treaba asta [să dau interviuri]. În plus, lucru curios pentru un profesor, îmi place mai mult să scriu decât să vorbesc. E drept, la facultate mai și vorbesc. Dar plăcerea mea este să stau în fața foii de hârtie, să-mi storc mintea și să scot ceva. Nu este genul meu să mă exprim prin interviu. Din când în când, însă, cedez.*

http://www.romlit.ro/lucian_boia_tii_ce_istorie_tot_ncerc_eu_s_propun_o_istorie_inteligent...
Bien sûr, il y a une grande partie d'illusion, donc je ne veux pas dire que mon modèle est meilleur que celui des autres. Heureux sont ceux qui réussissent à tout faire. Quant à moi, je ne peux pas le faire [donner des interviews]. De plus, chose curieuse pour un professeur, j'aime écrire plus que parler. C'est vrai, à la faculté, il m'arrive de parler. Mais mon plaisir est de m'attarder devant la feuille de papier, de travailler mon esprit et d'en extraire quelque chose. Ce n'est pas mon genre de m'exprimer par l'interview. Pourtant, de temps en temps, j'y cède.

- *n-o să spun că...(dar) / je ne vais pas dire que.....(mais)*

(3) *Dar nu sunt originală și n-o să spun că urăsc această sărbătoare, mi se pare foarte ok, atât timp cât ce "organizezi" în acea zi este "for the right reasons" Of, prea multe englezisme, cred că de la sărbătoare mi se trage.*

<http://www.fetelespun.ro/articole/kisses/>

Mais je ne suis pas originale et je ne vais pas dire que je déteste cette fête, ça me paraît très OK autant que ce que l'on «organise» ce jour-là soit «for the right reasons». Oh, trop d'anglicismes, je crois que c'est la faute à la fête.

Il en résulte que les approches directes de la prétérition comportent le verbe *dire* employé à la forme négative, au présent pour expliciter un acte de langage assertif qui se déroule au moment de l'énonciation, au futur pour annoncer un tel acte ou accompagné d'un verbe modal (par exemple, *vouloir*) pour renforcer l'intention du locuteur de «ne pas faire» l'acte assertif. La conjonction *mais*, bien qu'elle ne s'actualise pas toujours, traduit l'opposition que le locuteur vise à dresser entre ce qu'il feint de ne pas vouloir dire et ce qu'il dit ouvertement.

1.2. Prétérition – forme indirecte, implicite

Les formes implicites de prétérition reposent, selon Snoeck Henkemans (2009: 341-342), sur la violation des conditions de félicité qui président à la réussite des actes de langage assertifs. Il s'agit plus précisément de quatre conditions établies par les fondateurs de la pragma-dialectique, à savoir van Eemeren & Houtlosser (2002: 119-130) ayant à la base les conditions antérieurement formulées par Searle and Vanderveken (1985):

- *Condition de sincérité*: L (le locuteur) croit que le contenu propositionnel exprimé par l'acte assertif est correct et vrai;
- *1^{ère} Condition préparatoire*: L croit qu'il peut présenter des preuves pour le contenu propositionnel exprimé;
- *2^{ème} Condition préparatoire*: L croit que l'information contenue dans l'énoncé est dans l'intérêt de l'interlocuteur;
- *3^{ème} Condition préparatoire*: L croit qu'il a le droit et qu'il est en mesure d'exprimer son adhésion à l'exactitude du contenu propositionnel véhiculé.

La prétérition résulte dans ce cas de l'acte de nier la réalisation d'une de ces conditions car le locuteur annonce qu'il n'est pas prêt à accomplir un acte de langage assertif. Les possibles schémas de construction correspondant à chaque type de condition de félicité sont les suivants:

- la négation de la condition de sincérité (le locuteur nie qu'il croit à la vérité et à l'exactitude du contenu propositionnel avancé) engendre des constructions du type:

Nu cred că P / Je ne crois que P

Ma îndoiesc că P / Je doute que P

Nu am certitudinea că P / Je n'ai pas la certitude que P

(4) *Ma îndoiesc ca s-ar citi mai mult dacă oamenii ar avea mai multi bani. Se va citi cam tot atât. Impatimitii de lectura citesc din imprumuturi sau strang cureaua si mananca mai multa fasole si mai putin caviar dacă vor sa cumpere, este de parere Radu Paraschivescu.*

<http://www.frontnews.ro/arts-si-lifestyle/arta/radu-paraschivescu-ma-indoiesc-ca-s-ar-citi-mai-mult-daca-oamenii-ar-avea-mai-multi-bani-17134>

Je doute que l'on lise davantage si les gens avaient plus d'argent. On lira autant que l'on fait à présent. Les amateurs de lecture lisent des livres empruntés ou ils serrent leur ceinture et mangent plus de légumes et moins de caviar s'ils veulent en acheter, affirme Radu Paraschivescu.

- la négation de la première condition préparatoire (le locuteur nie qu'il est capable d'apporter des preuves pour le contenu propositionnel véhiculé) donne naissance à des constructions telles que:

Nu am motive să afirm că P / Je n'ai aucune raison de dire que P

Nu am dovadă că P / Je n'ai pas de preuve que P

Nu am probe concrete că P / Je n'ai pas de preuves concrètes que P

(5) *dar in privinta acestor ultimi doi fotbalisti nu am dovada ca ei jucau la pariuri, insa stateau in aceeasi camera si erau total deconectati de la partida.*

http://ligab.gsp.ro/stiri/2354/alina_simota_am_renuntat_sa_mai_finantez_echipa.html

mais en ce qui concerne les deux derniers footballeurs, je n'ai pas de preuve qu'ils ont joué aux paries, mais ils logeaient dans la même chambre et ils étaient déconnectés du match de football.

- la négation de la deuxième condition préparatoire (le locuteur nie que le contenu propositionnel est dans l'intérêt de l'interlocuteur) engendre des constructions du type:

Nu interesează pe nimeni că P / Cela n'intéresse personne que P

Nu este important să se afirme că P / Il n'est pas important d'affirmer que P

Nu este necesar să se menționeze că P / Il n'est pas nécessaire de mentionner que P

(6) Nu cred ca intereseaza pe nimeni dar...

... cred ca am cam intarziat si una peste alta imi e cam sila de metrou. Ce recomandati pentru Bucuresti pana in momentul cand ma voi dedica deplin (implica un calcul matematic riguros. ha ha ha.) ideii de a imi cumpara o masina? Scooter sau bicicleta?

<http://costin.ro/nu-cred-ca-intereseaza-pe-nimeni-dar.html>

Je ne crois pas que ça intéresse quelqu'un, mais...

...je crois que je suis un peu en retard et somme toute j'en ai marre du métro. Qu'est-ce que vous recommandez pour Bucarest jusqu'au moment où je m'adonnerai complètement (ça implique un calcul mathématique rigoureux, ha, ha, ha) à l'idée de m'acheter une voiture? Un scooter ou un vélo?

- la négation de la troisième condition préparatoire (le locuteur nie qu'il est en mesure d'exprimer son adhésion au contenu avancé) se traduit par des constructions telles que:

Nu sunt în măsură să afirm că P / Je ne suis pas en mesure d'affirmer que P

Nu sunt îndreptățit să spun că P / Je n'ai pas le droit de dire que P

Ar fi nedrept din partea mea să spun că P / Il serait injuste de ma part de dire que P

(7) Nu sunt în masura sa afirm ca femeile frumoase sunt superficiale sau neserioase. Oamenii pot fi superficiali indiferent ca sunt frumosi sau nu. Superficiali in gandire si in comportament. Sa etichetati femeile frumoase ca fiind obligatoriu superficiale ar fi in primul rand o dovada de superficialitate in gandirea mea. Iar eu ma stradui sa nu fiu superficial.

<http://smartwoman.hotnews.ro/echilibrul-intre-viata-profesionala-si-viata-personala-in-cazul-femeilor-este-o-utopie.html>

Je ne suis pas en mesure d'affirmer que les belles femmes sont superficielles ou elles manquent de sérieux. Les gens peuvent être superficiels, qu'ils soient beaux ou non. Superficiels dans leur manière de penser et dans leur manière de se conduire. Etiqueter les belles femmes de superficielles serait en premier lieu une preuve de superficialité dans mon jugement. Et moi, je m'efforce à ne pas être superficiel.

Après avoir présenté quelques possibles constructions de la prétérition en tant que manifestation linguistique, je me propose en ce qui suit de faire ressortir les fonctions rhétoriques que cette figure peut accomplir afin que le locuteur parvienne à imposer son point de vue sur l'auditoire. L'analyse sera menée sur des extraits de prises de position sur la situation des Roms, extraits traduits du roumain en français par l'auteure.

2. Fonctionnement rhétorique de la prétérition

Les définitions de la prétérition proposées au début de l'étude mettent en évidence que le fonctionnement rhétorique en comporte deux volets qui traduisent l'attitude du locuteur: un volet qui vise la pseudo omission d'un contenu propositionnel et un autre volet qui porte sur le renforcement du même contenu. La prétérition est une «figure de rhétorique par laquelle on feint d'omettre des circonstances sur lesquelles on insiste avec beaucoup de force». (Littré) Ces deux volets sont également surpris par Snoeck Henkenans (2009: 347) qui souligne que les effets rhétoriques de la prétérition comprennent une combinaison entre mise en valeur et dissimulation. En prenant en considération ces deux valeurs, je vais m'arrêter sur chaque type de prétérition mentionné afin d'étudier le fonctionnement de cette stratégie rhétorique selon que la prétérition sert à introduire un point de vue ou un argument ou bien qu'elle contribue à marquer ou non la distance épistémique entre le locuteur et ses propos.

Prenons pour analyse les exemples suivants de prétérition directe, explicite:

(8) *si mai lasati la o parte descriminarea [sic] asta ca tot oameni suntem si noi tiganii. Nu spun ca tiganii sunt perfecti e adevarat ca fac numai prosti [sic] pe unde merg dar nici cu romanii nu mie [sic] rusine ca macar tiganii se ocupa cu cersitul dar romanii cu altceva deci toti suntem la fel .Si nu toti tiganii sunt la fel mai exista si oameni cumsecade si cu scoala .Sper sa nu fi jicnit [sic] pe nimeni.*

<http://www.filiera.fr/node/8606>

et laissez de côté cette discrimination car nous aussi, nous sommes des humains. Je ne dis pas que les tsiganes sont parfaits, il est vrai qu'ils font des bêtises là où ils vont, mais je n'ai pas honte avec les Roumains non plus, au moins les tsiganes s'occupent à mendier, mais les Roumains s'occupent à d'autres choses, donc nous sommes tous pareils. Et tous les tsiganes ne sont pas pareils, il y a parmi eux des gens honnêtes et instruits. J'espère que je n'ai vexé personne.

(9) *Pe mine m-a intrigat nonsalanta cu care Cioaba a spus ca ei nu muncesc, sau ma rog, muncesc mai putin, doar ca n-a spus clar : "noi furam, nu ca prostii care muncesc".*

Si nu vreau sa spun ca toti tiganii fura, dar nici nu stiu la care "noi" se referea "regele".

<http://www.culinar.ro/forum/index.php?showtopic=3170&mode=linearplus>

Moi, j'ai été intriguée par la nonchalance avec laquelle Cioaba (le roi des tsiganes) a dit qu'ils ne travaillaient pas, ou plutôt qu'ils travaillaient moins, seulement il n'a pas dit clairement : « nous volons, non pas comme les idiots qui travaillent »

Et je ne veux pas dire que tous les tsigane volent, mais je ne sais non plus à quel «nous» «le roi» faisait référence.

(10) *Nu o să afirm că țiganii sunt singura noastră problemă, în schimb reprezintă principala problemă pe care o cauzăm noi lumii.*

<http://www.ziare.com/social/stiri-sociale/opinii-tigani-si-europa-1012565>

Je ne vais pas affirmer que les tsiganes sont notre seul problème, par contre ils représentent le problème principal que nous provoquons au monde entier.

Dans ces exemples, le locuteur rejette le fait qu'il accomplit, qu'il veut accomplir ou qu'il va accomplir un acte de langage assertif. La prétérition attire l'attention sur l'argument avancé et anticipe le point de vue qui, en général, suit la conjonction *mais* ou un autre connecteur adversatif. Ce que le locuteur vise à imposer sur l'auditoire c'est que *les Tsiganes et les Roumains sont pareils, certains Tsiganes volent, les Tsiganes représentent le problème principal que les Roumains provoquent au reste du monde*. La négation du verbe de parole, qui peut être comprise comme la négation d'un préfixe performatif, se transmet en fait au contenu propositionnel véhiculé, à savoir *les Tsiganes ne sont pas parfaits, tous les Tsiganes ne volent pas, les Tsiganes ne sont pas notre seul problème*. Pourtant, le locuteur préfère la forme de la prétérition pour induire chez l'auditoire certaines idées qui, pour ne pas éveiller des réactions des plus fortes, sont données sous la forme d'une dissimulation de l'acte assertif. Aussi le locuteur décline-t-il sa responsabilité pour le contenu avancé et il ne peut être accusé ni de discrimination positive, ni négative car il «ne dit pas», «ne veut pas dire» et «ne va pas dire» quelque chose de pareil.

Quant à la prétérition indirecte, une illustration identifiée est celle qui implique la négation de la condition de sincérité:

(11) *Tosi, ma indoiesc ca tiganii sunt motivul pentru care multe dintre magazinele de biciclete nu pun rastel in fata magazinului.*

<http://www.biciclistul.ro/2010/12/13/promotii-la-cald-ale-magazinelor-de-biciclete/>

Tosi [un appellatif], je doute que les Tsiganes soient le motif pour lequel plusieurs magasins de vélo ne mettent pas de racks devant leurs magasins.

Le locuteur prend des distances par rapport au contenu avancé par un autre participant à la discussion. Il met en évidence qu'il n'est pas prêt à adhérer à ce contenu. Cette phrase peut être également comprise comme une attaque à un autre participant qui vise à imposer son point de vue, à savoir *les Tsiganes sont le motif pour lequel plusieurs magasins de vélo ne mettent pas de racks devant leurs magasins*.

Pour les trois derniers types de prétérition indirecte, on peut s'imaginer les contextes suivants:

Nu am motive să spun că țiganii au dat foc acestor paie. / Je n'ai pas de raisons de dire que les tsiganes ont mis le feu à ces pailles. (négation de la première condition préparatoire)

Le locuteur met l'accent sur le manque de preuves qui soutiennent son affirmation tout en suggérant en même temps que cela n'est pas entièrement exclu. Il prend des précautions et n'affirme pas directement son point de vue, conscient qu'une affirmation doit être étayée par des preuves. C'est une modalité de s'éluder la responsabilité, il induit une idée tout en se protégeant contre les attaques des potentiels opposants.

Nu este nevoie să spun că unii țigani fură. / Il n'est pas nécessaire de dire que certains Tsiganes volent. (négation de la deuxième condition préparatoire)

Le locuteur transmet un contenu propositionnel tellement connu qu'il ne vaut plus la peine de le mentionner. Pourtant s'il choisit de le redire, c'est pour reconfirmer son adhésion à ce contenu.

Nu sunt în măsură să spun că țiganii trebuie alungați din Franța. / Je ne suis pas en mesure de dire que les Tsiganes doivent être chassés hors de la France. (négation de la troisième condition préparatoire)

Le locuteur admet qu'il n'est pas socialement en mesure de faire une telle affirmation. Son but est d'attirer l'attention des autres sur le contenu véhiculé, des personnes qui s'avèrent plus capables d'accomplir l'acte de dire et, peut-être, l'acte de faire.

Conclusions

En adoptant la perspective bipartite avancée par Snoeck Henkemans (2009), cette étude a analysé la prétérition en tant que stratégie rhétorique qui recouvre deux valeurs fondamentales: la mise en évidence d'un contenu propositionnel et sa dissimulation. Nous avons premièrement identifié des schémas possibles de réalisation de la prétérition en roumain: prétérition directe centrée sur la négation d'un verbe de parole qui se traduit par une annulation feinte de l'acte de dire et prétérition indirecte caractérisée par la négation d'une condition de félicité de l'acte de langage assertif.

Quand il emploie une prétérition directe, le locuteur joue sur deux plans: le plan de ce qu'il transmet ouvertement par son discours et le plan de qu'il veut transmettre et qu'il dissimule sous l'apparence d'une annulation de l'acte de dire. Pour la compréhension du schéma *Je ne dis pas que P...mais...*, il faut opérer un transfert de la négation du verbe de parole vers le contenu propositionnel P: *Je dis que non P (Je ne vais pas dire que les Tsiganes sont notre seul problème* peut être compris comme *Je vais dire que les Tsiganes ne sont pas notre seul problème*). Le sujet semble adhérer au contenu propositionnel ainsi obtenu qui vient étayer le point de vue en jeu qu'il vise à imposer sur l'auditoire / les lecteurs. De surcroît, la prétérition directe peut fonctionner comme une stratégie rhétorique par laquelle le sujet parlant / écrivant cherche à imposer le contenu P tel qu'il est donné. P représente le plus souvent un sujet délicat qui touche des aspects sociaux et humains voués aux prises de position contraires. Dans ce cas, le locuteur est conscient que P éveillera des réactions auxquelles il n'est pas prêt à faire face et il préfère dissimuler l'acte de langage assertif.

En fonction de la condition de félicité qui n'est pas respectée par l'accomplissement de la prétérition indirecte, la prétérition traduit la distance épistémique entre le locuteur et ses propos et le sujet parlant / écrivant fait ressortir son manque d'adhésion au contenu propositionnel (*Je doute que P*), son adhésion dissimulée (*Il n'est pas nécessaire de mentionner que P*), ou bien il décline avoir les motifs (*Je n'ai aucune raison de dire que P*) ou la capacité morale (*Je n'ai pas le droit de dire que P*) de transmettre P.

Bibliographie

- Eemeren van, Frans .H., and Peter Houtlosser, *Strategic manoeuvring: Maintaining a delicate balance*, in F.H. van Eemeren, and P. Houtlosser (eds), „Dialectic and rhetoric: The warp and woof of argumentation analysis”, Kluwer, Boston, 2002, pp. 119-130.
- Fontanier, Pierre, *Les figures de discours*, Flammarion, Paris, 1977.
- Nicolas, Laurent, *Initiation à la stylistique*, Hachette, Paris, 2001.
- Morier, Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Presses universitaires de France, Paris, 1989.
- Searle, John and Daniel Vanderveken, *Foundations of illocutionary logic*, Cambridge University, Cambridge, England, 1985.
- Snoeck Henkemans A. Francisca, *Manoeuvring Strategically with Praeteritio*, in „Argumentation” 23, 2009, pp. 339–350.

Abstract: *Starting from the distinction between phrase and utterance (and also between text and discourse), the paper aims to point to errors coming from ignoring the context as determinant for the sense of a given token. Famous phrases are invoked to prove the mandatory care for the context when choosing to use one of them.*

Keywords: *phrase, utterance, context, text, discourse*

Motto: *I had always assumed that cliché was a suburb in Paris, until I discovered it was a street in Oxford.*

Philip Guedalla

Introducere

Ascultam, zilele trecute, un interviu cu Academicianul Laurențiu Popescu, medicul cu telocitele. Fără să fi avut vreo înțelegere cu Domnia Sa – nu ne cunoaștem – și chiar fără să sper, îl auzeam confirmând ceea ce încerc să induc studenților mei, ba chiar și colegilor de breaslă: regula compromisului și ideea că totul poate avea valoare de adevăr, dar numai contextual, numai într-un timp anume. Aveam dinainte un cercetător de o valoare incontestabilă, care spunea că și adevărul științific este „o modă” – adică ceva demodabil. Mergea până la a spune că adevărul științific este ceea ce nu s-a demonstrat ÎNCĂ a fi fals și adăuga că se poate observa cum fiecare epocă este cu adevărul său științific. Halucinant, nu?! Halucinant, mai ales pentru cei rigid ancorați în certitudini adesea vetuste și legate de chestiuni complexe, pentru cei „încrămeniți în proiect”, pentru cei care cred că a accepta compromisul înseamnă a te compromite.

Cele de mai sus îmi servesc, pentru că mi-am propus să mă ocup de fraze care au făcut epocă și care au fost depășite de evoluția lumii, dar continuă să aibă ecou în sufletul celor ce par a-și face o datorie din a căuta locuri, instanțe de comunicare, momente în care să le enunțe, iar și iar. Nu este vorba despre principiile care guvernează vreun domeniu ori de fraze care conțin înțelepciunea concentrată a unei epoci sau a unei culturi. Sînt fraze care au fost enunțate mai ales în spațiul unor domenii epistemologice marcate de complexitate – cum ar fi comunicarea – sau în interiorul studiilor despre fenomene complexe – cum ar fi limbajul. În circumstanțele primei lor enunțări, ele au fost justificate. Contextele au evoluat – așa se întîmplă mereu cu contextele! – și reluarea unor foste adevăruri poate avea rezultate dintre cele mai neașteptate. Revenind la ceea ce mi-am propus, precizez că nu am ales să mă ocup aici și despre acele fraze care au fost greșit traduse și au fost propuse, forțat, ca purtătoare de sensuri total diferite decît cele pe care le aveau în limba de origine. Este suficient să ne amintim de dificultatea de a traduce în franceză sau engleză termeni în opoziție din limba noastră, precum *comunicare* / *comunicație*, să traducem din franceză opoziția *langue* / *parole* ori să jonglăm fără greș și fără grijă cu termeni ca *publicitate* sau *relații publice*, pentru a înțelege că nu despre acest fenomen va fi vorba în cele ce urmează.

Voi trata despre patru cazuri, toate, încadrate în domeniul *comunicare*.

Dar, mai întîi, să vedem de ce se spune tot mai des că trăim în era comunicării. Doar s-a comunicat dintotdeauna. De altfel, drept ar fi ca istoria umanității să nu fie împărțită în epoci după tipul de unelte de care s-a folosit omul de-a lungul timpului, ci, așa cum au spus și alții, după modurile de comunicare caracteristice diverselor tranșe de timp. Rămîn cu ideea că și atunci cînd spunem că trăim în era comunicării avem o traducere aproximativă a unei formule din limba engleză, eroarea venind din „confuzia” pe care această limbă o păstrează între *comunicare* și *comunicații* (ambii termeni se traduc în engleză prin *communication*). Ceea ce se dezvoltă uluitor de mult și de repede în secolul acesta nu este comunicarea, ci comunicațiile. Paradoxal, se pare că, pe măsură ce comunicațiile evoluează, comunicarea o duce tot mai rău. Ar fi, cred, mai corect să afirmăm că secolul XXI este secolul comunicațiilor, nu al comunicării. Cu toate acestea, voi

* Conf. dr., Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași

accepta și formula aflată în circulație: trăim în era comunicării. M-a ajutat să adopt această poziție și o lectură mai recentă. Am găsit la Deborah Cameron următoarea explicație:

„trăim în ceea ce poate fi numit o „cultură a comunicării”. Nu înțeleg prin aceasta simplul fapt că ar fi o cultură care comunică și nici una care pune regulă în comportamentul comunicațional (toate culturile fac așa ceva). Înțeleg prin aceasta mai degrabă o cultură deosebit de conștientă de sine și deosebit de reflexivă cu privire la comunicare, iar acest lucru generează mari cantități de metadiscursuri despre comunicare. Pentru membrii unei astfel de culturi, „este bine să vorbești” e o axiomă, dar, în același timp, este normal să faci judecăți despre care tipuri de discurs sînt bune și care sînt mai puțin bune. Oamenii aspiră, ori cred că trebuie să aspire la a comunica „mai bine”; și sînt deosebit de receptivi la sfatul experților.” (Cameron 2000, p. VIII).

Două lucruri atrag atenția în textul citat: existența apetitului pentru metadiscursurile privind discursurile din diversele instanțe de comunicare și deschiderea nespecialiștilor către sfaturile experților, în ideea de a comunica „mai bine”.

Înapoi la chestiune! Ceea ce aduce în discuție prezentul studiu sînt fraze ca „O fotografie face cît o mie de cuvinte” sau chiar celebra frază a lui McLuhan, „Mediul este mesajul”. Întreprinderea nu este lipsită de riscuri: aș putea trece în ochii celor care mă vor asculta / citi drept un demolator de mituri (ceea ce mi s-ar părea grav, greu de suportat, dar și nedrept); aș putea fi considerat drept idiosincronic exagerat, centrat pe propriile-mi idei și încercînd să pun sub semnul dubiului ceea ce a fost și este, pentru mulți, chintesența teoriilor dintr-un domeniu drag nouă, tuturor, comunicarea. Precizez, în apărarea poziției mele, că mă preocupă mai cu seamă specialiștii care folosesc acele fraze fără să le (mai) înțeleagă conținutul, sensul lor dintîi, cel acceptabil în contextul enunțării lor, ori care ignoră intenția creatorului cîte unei fraze de a șoca printr-o figură de stil abil aleasă. Mă preocupă cei care s-au lăsat seduși doar de genialitatea formulei în sine și o enunță ca pe o regulă imuabilă. Nu-i am în vedere pe aceia care, asemenea personajului interpretat de George Clooney în filmul *Up in the Air*, recurg la stereotipuri pentru că sînt grăbiți și stereotipurile scurtează expresia (personajul cu pricina spune: „I stereotype. It's faster”). Clișeul poate fi admis ca formă a unui conținut comunicat, dar este cel mai adesea criticabil atunci cînd este servit drept argument rațional într-o dispută de idei. În acest sens văd utilă discuția la care invit prin acest studiu.

Un tip de cazuri aparte este acela cînd semnalarea unei posibile interpretări primordiale face ca fraza să-și deschidă conținutul unei utilizări nesperat de actuale și totuși total diferită decît în clișeu. Avem, deci, și cazuri fericite.

Cîteva fraze și soarta lor în timp

1. *The medium is the message*

Pentru cei care au observat în ce fel s-a tot modificat funcționarea fiecăruia dintre canalele „tradiționale” (între care, și televiziunea), pentru cei care au remarcat urmările a ceea ce este cunoscut sub numele de „convergență media” și pentru cei care înțeleg bine ce înseamnă multimedia, fraza lui McLuhan păstrează o valoare mai degrabă istorică, adevărul ei trebuind a fi supus unor mereu înnoite reflecții. Cînd mai luăm în calcul faptul că mediul de transmitere este cel mai adesea parte integrantă a contextului comunicării, discuția se mută pe importanța pragmatică a contextului (cu mediu cu tot), iar atunci cînd vedem în comunicare o negociere intersubiectivă a realităților din universul înconjurător, înțelegem că sensurile toate stau în interactivitate (vezi și Preston 2009) și că aceștia fac ce vor cu mediul, cu contextul ori, altfel pusă problema, fac ce vor din mediu, din context etc.... Sigur că e mai greu de studiat un fenomen care se prezintă astfel spiritului nostru, dar stabilirea unor mode (cu formule fixe, clișee, stereotipuri și prejudecăți) nu ajută.

Din perspectiva pe care o propune acest studiu, ideea existenței apetitului pentru metadiscursurile privind discursurile din diversele instanțe de comunicare s-ar lega de activitatea specialiștilor. Știu că nu este așa, dar îmi propun să las deoparte metadiscursurile din sfera interacțiunilor verbale comune. Interesant este, pentru abordarea de față, să văd de ce vestita frază „the medium is the message” are încă atît de mult succes, deși s-a ajuns, între timp, la concluziile amintite mai sus. Să revenim asupra lui „Meanings are in people, not in messages [1]” (Preston

2009). Ivan Preston, profesor emeritus la University of Wisconsin, Madison, în Statele Unite, are un interesant mod de a se revolta contra tendințelor de a propune viziuni simplificatoare și simpliste asupra comunicării în programele de studiu din facultățile de comunicare și media: el atrage atenția asupra diferenței dintre specialiști și nespecialiști (ajunși adesea să predea în universități, pe motiv că au o carieră de practicieni plină de succese), diferență vizibilă mai ales grație analizei metadiscursului pe care fiecare din tipurile de indivizi numite mai sus le face asupra comunicării. Nespecialiștii vor ceda clișeelelor, în vreme ce specialiștii vor discuta lucrurile cu luarea în calcul a tuturor descoperirilor din domeniile care se ocupă cu studiul fenomenului complex care este comunicarea. Cu o ironie nemascată, Ivan Preston relatează cum, după 50 de ani de când și-a făcut el însuși studiile, se predau aceleași lucruri, cu stimuli și canale, cu receptori și emițători și cu tehnici de pregătire a știrilor, a publicității etc. Autorul aici invocă nu simte amenințarea venind dinspre adevărații specialiști în comunicare, ci dinspre nespecialiștii care nu și-au actualizat viziunile. Dacă un economist, specialist în marketing – și care crede că știe **comunicare** de marketing! – se mulțumește cu construirea unui mesaj clar, în ideea că, la cât e de clar, mesajul său va fi înțeles de **toată** lumea și va produce **același** efect la orice destinatar ar fi să ajungă, un specialist în comunicare – un PR-ist, să spunem – va ști că un același conținut de mesaj va fi transformat într-o mulțime de conținuturi comunicate, în funcție de oamenii care interacționează în fiecare instanță de comunicare. Nu canalul (mediul) va decide diferențele de receptare, ci personajele aflate în comunicare, la câte un capăt al canalului. Ba, mai mult, același mediu de comunicare poate contribui la construirea unui sens diferit în indivizi-receptori diferiți. *Meanings are in people...*

Să nu se creadă că mă plasez pe o poziție de refutare hotărâtă a formulei lui McLuhan. Mai există încă, totuși, suficiente situații în care a spune „mediul este mesajul” are sens și anume în înțelesul dat de Watzlawick observației că orice instanță de comunicare comportă un conținut și o relație, astfel încât relația clasifică conținutul, constituindu-se în metacomunicare. Dacă ne gândim, spre exemplu, la evoluția obiceiurilor legate de transmiterea urărilor de bine (a felicitărilor, cum li se mai spune), înțelegem de ce un același conținut („la mulți ani”) are o anumită receptare dacă e transmis *viva voce*, în cadrul unei vizite, verbalul fiind însoțit, eventual, de o strângere de mână, de îmbrățișări, de săruturi ori dacă e transmis în scriere olografă, pe o hîrtie atent aleasă, dacă e transmis telefonic, prin e-mail sau sms (și, în aceste din urmă cazuri evocate, dacă apare ca un conținut trimis automat, simultan către toate adresele selectate din agenda electronică, sau este trimis cu țintă unică). În toate situațiile imaginate mai sus, rolul decisiv îl vor avea participanții la interacțiunea comunicațională și contextul în care aceasta se produce. Ne putem închipui indivizi dezinvolți, de vârste mai tinere, crescuți într-o atmosferă în care nu s-a mai pus și nu se mai pune preț pe detalii, avînd chiar o dificultate mare în a găsi diferențele dintre scenariile propuse în exemplul cu urarea de „la mulți ani”.

Fraza lui McLuhan își păstrează oarecum valoarea și în enunțuri privind mass-media, dar nu mai are acel statut de adevăr absolut și, deci, arareori mai poate servi drept argument într-o dezbatere pe vreo temă ținînd de acest domeniu, mai ales că, așa cum aminteam mai sus, asistăm la fenomenul de convergență media (ca în cazuri precum revista presei scrise făcută într-o emisiune de la televizor, imprimarea unei scene dintr-un film, ca sprijin în înțelegerea unui text de ziar etc.).

2. O fotografie face cît o mie de cuvinte

Într-o logică naturală, găsim suficiente momente cînd enunțarea acestei deja celebre fraze își face efectul și este chiar considerată de netăgăduit. Logica clasică, mai atentă la sofisme, ne obligă să precizăm sub ce aspect poate fi acceptat adevărul frazei enunțate, din ce punct de vedere una „face” mai mult decît cealaltă. Or, odată ridicată această întrebare, dificultatea apare: este vorba despre aspectul rațional sau despre cel emoțional? Valoarea unei fotografii este de o mie de ori mai mare decît a cuvîntului în orice situație sau ar fi de făcut distincția între planul rațional și cel emoțional al unei interacțiuni comunicaționale. Discuția pleacă de la această distincție...

Se știe că una dintre dificultățile înțelegerii conținuturilor comunicate prin folosirea limbajului verbal este aceea dată de faptul că vorbirea are o desfășurare lineară, în vreme ce gîndirea avansează în bloc. Găsim o discuție pe această temă și în *Cursul* lui Saussure (limba, ne spune lingvistul elvețian, nu este alcătuită din date și de aceea prezența unui segment de limbă nu anticipă în niciun fel ceea ce îi va urma). Se știe că destinatarul unui enunț nu are mari șanse de a anticipa ceea ce va fi enunțul în întregul său înainte ca vorbitorul să fi sîrșit ceea ce avea de

enunțat (experiența de viață comună a interlocutorilor, anumite elemente de orientare a lecturii pot servi, dar pot fi, în multe cazuri, înșelătoare). Nici teoria fasciculelor de la Ducrot (care spune că sensul unui enunț este totalitatea fascicolului de posibile continuări pe care le presupune acel enunț) nu ajută prea mult, iar aici ne poate sta drept exemplu de cel mai înalt grad expresia poetică. Pentru cunoscuta formulă „foaie verde de”, folclorul nostru a reținut o mulțime de urmări posibile, fără a epuiza fitosfera autohtonă; cine s-ar fi gândit, însă, că e posibilă și o continuare ca „albastru”?! Ei bine, a fost nevoie de un poet (Nichita Stănescu), pentru ca fascicolul de posibile continuări să devină de-a dreptul inepuizabil. De la acel „foaie verde de albastru” al lui Nichita încoace, eu mă pot aștepta la încă și mai negândite formule din seria care începe cu „foaie verde de...”.

Pornind de la acest mic preambul, se poate reafirma faptul că nu poate fi gândit un conținut transmis prin limbaj verbal înainte ca enunțarea/lectura frazei să fie completă, ceea ce face ca lucrurile să se petreacă în timp. De aici, efectul mai puternic pe componenta rațională a comunicării verbale și impactul mai slab pe componenta emoțională (în timp, chiar și cele mai reușite construcții își văd atenuată forța de a produce instantaneu o emoție).

Pe de altă parte, percepția vizuală a imaginii se face, într-o primă fază, în bloc, așa cum funcționează și gândirea, ceea ce face ca impresia, adică emoția, să fie transmisă imediat, cu întreaga ei forță. E de înțeles că, de la primul contact chiar, imaginea produce un efect puternic, uneori paralizant, blocând uneori chiar intenția de a analiza mai în detaliu imaginea. Din acest punct de vedere, o imagine chiar „face cât” o mie de cuvinte.

Se pot face experimente simple pentru a distinge lucrurile și pentru a înțelege ce se întâmplă în cele două tipuri de cazuri. Despre un astfel de experiment citeam undeva, cu multă vreme în urmă. Doi copii de vreo 8 ani au fost invitați să afle câte ceva despre tigrul. Ei au fost introduși în două cabine separate și li s-au proiectat două filme diferite: unuia i s-a prezentat un film în care un tigrul era arătat cum se plimba prin junglă și își pîndea prada, iar celuilalt i s-a prezentat o peliculă pe care era derulat un text despre tigrul (cum arată, unde trăiește, cu ce se hrănește etc.). La sfârșitul proiecțiilor, celor doi copii li s-au pus întrebări. La întrebarea „câte dungă are tigrul pe spinare?”, cel care văzuse imagini n-a știut să răspundă, în vreme ce copilul care citise textul despre tigrul a știut; la întrebarea „te-ai speriat de tigrul?”, cel care citise textul a spus că nu avea cum să simtă vreo emoție, nicidecum spaimă, iar celălalt a spus că s-a simțit traversat de un fior de spaimă când tigrul din film s-a întors spre el și l-a privit cu ochii aceia verzi, din stufăriș. Un alt exemplu ar putea fi extras din filmul *Squid and Whale* [2] (titlu tradus la noi, în mod nefericit, *Cîinele și pisica*). La psiholog, un adolescent provenit dintr-o familie destrămtă, povestește despre vizitele la Muzeul de științe ale naturii, în compania mamei sale, demult, pe când era copil. Îl speriau balena și calamarul, la care nu se putea uita decît printre degete, parcă pentru a se simți mai în siguranță. De fiecare dată, când se întorceau acasă, mama sa îi „povestea” balena și calamarul și – spune adolescentul – de data asta, nu-l mai speriau. Punerea în cuvinte a imaginii avea darul de a se adresa minții în alt fel, mai aproape de rațiune și mai departe de emoție.

Știm cu toții că nu putem „povesti” vreun autoportret de-al lui Van Gogh, dar ne amintim întotdeauna cum l-am privit hipnotizați. Ne amintim cu toții cum ni s-a întâmplat cîteodată să ne lăsăm furați de frumusețea unei imagini și, din această cauză, n-am mai fost în stare să o descriem în amănunt. Emoția a prevalat în fața lecturii raționale. Știm și cum ni s-au format adevărate imagini mentale în urma citirii unor texte sau în urma unei povestiri ascultate și mai știm că emoțiile declanșate în astfel de cazuri aveau la bază analogii cu imagini deja văzute aiurea.

Este de neevitat să punem lucrurile în ordine: receptarea conținuturilor transmise prin comunicare verbală solicită mai direct rațiunea și acordă un loc mai mic emoției (la un prim abord, desigur!), în vreme ce receptarea conținuturilor transmise pe cale vizuală solicită mai puțin gândirea rațională și lasă mai mult loc pentru emoții. Așadar, o fotografie emoționează (probabil, uneori) mai mult decît o mie de cuvinte, dar o mie de cuvinte informează rațional mai mult decît o fotografie, iar emoția pe care o pot transmite este la fel de puternică precum cea transmisă pe cale vizuală, dar apare mai tîrziu, instalarea în timp conferindu-i și o remanentă superioară. Cuvintele au adesea și capacitatea de a ne ajuta să vedem lucruri care, altfel, ar scăpa percepției noastre. Ar fi, poate, de ajutor să evoc aici modul în care Daniel Arasse (Arasse 2008) ne ajută să vedem pictura *Marte și Venus surprinși de Vulcan*, a lui Tintoretto (1579):

„De regulă, Marte și Venus sînt goi, întinși pe patul adulterului, prinși în năvodul aruncat peste ei de Vulcan, avertizat de Apollo. Nimic din toate acestea în tabloul lui păstrat la München. Venus este goală, asta-i clar, frumos întinsă pe pat. Însă nu e singură. Marte s-a ascuns sub masă, în armură și cu coiful pe cap, în timp ce Vulcan, cu un genunchi pe pat, ridică diafana pînză care ascunde sexul femeii sale. Lîngă ei, sub fereastră, într-un leagăn, Cupidon a căzut pradă somnului”.

Cu un ochi informat, te uiți acum la scenă, unde surprinzi și capul lui Marte (care ți-ar fi putut scăpa!) și-ți imaginezi, poate, că Tintoretto va fi vrut să exalte, printr-un contraexemplu, virtuțile fidelității conjugale.

Ceea ce țin să pun în evidență aici este faptul că un comentariu în limbaj verbal articulat poate privilegia o anumită percepție asupra unei imagini, chiar dacă aceasta este propusă de înalta artă creată de un mare mare pictor. Ideea nu este singulară și nu cred că ne vom opri aici. Îl citez, în sprijinul acestei idei pe John Berger, cu a sa *Ways of seeing*, unde lucrurile stau la fel: limbajul verbal orientează percepția vizuală și decide și de clasa în care va fi încadrată imaginea percepută.

În plus, asumînd ideea că mintea noastră funcționează prin limba pe care o vorbim (cea maternă, ne spune teoria Worf-Sapir) sau, în viziunea lui Humboldt, limba **este** gîndire, ajungem să tragem concluzia că și non verbalul (deci și fotografia) este înțeles la receptare doar pentru că este „tradus”, involuntar și instantaneu, în verbal. Non verbalul emoționează la primul impact, dar este înțeles prin percepția completă, cea care presupune și acțiunea de verbalizare a conținutului perceput.

Ce ne facem cu fraza de la care a pornit discuția? Folosirea ei în enunțări bine adecvate contextului, cu înțelegerea clară a separării după aspectul sub care trebuie înțeles enunțul, nu poate face rău. Instituirea conținutului acestei fraze ca adevăr absolut și imuabil nu poate fi, însă, decît o eroare. Eroare suportabilă atunci cînd este comisă de un nespecialist în comunicare, eroare gravă atunci cînd un specialist o comite cu gîndul de argumenta în vreo dispută pe baza ei.

Cazuri deosebite

Un caz jenant: 7/38/55

Ar trebui să încep cu o formulă de genul „Bietul Albert Mehrabian!”, mai ales după ce am găsit pe net propria-i lamentație cu privire la soarta vestitei farze – pe care chiar a spus-o! – despre procentajul de verbal, de non verbal și de paraverbal din actele comunicaționale. În loc să se bucure că există „mitul lui Mahrebian”, profesorul de psihologie nu încetează a explica tuturor celor care îl ascultă că a fost înțeles greșit, că nu e bine să-l citeze cei care nu au înțeles despre ce vorbea el cînd a dat vestitul său 7/38/55. Transmisă din gură în gură și din generație în generație, chiar prin scrieri ale unor specialiști în comunicare (!), fraza „în comunicare, doar 7 este verbal, non verbalul ocupînd 38 , iar paraverbalul 55” face încă epocă. Apar, desigur și receptori critici ai enunțării acestei fraze, iar ironia devine reacția celor care simt că ceva nu e în regulă cu statistica asta, dar care nu merg totuși la sursă, pentru a vedea de unde a plecat „enormitatea” cu pricina. Sînt deja cunoscute întrebări retorice de o ironie nedisimulată precum: „trebuie să înțeleg că, atunci cînd îl întreb pe un trecător cum se ajunge într-un loc anume, e mai folositor să fiu atent la inflexiunile vocii sale, la privirea sa, la haine, la postură și mult mai puțin la cuvintele care conțin informația propriu-zisă?”. Sînt alți cercetători care se gîndesc că, pe baza proastei decodări a mesajului din fraza lui Mahrebian, se construiesc la nesfîrșit vestitele „rețete” cu care sînt dopați cei care se pregătesc pentru interviu de angajare sau pentru alte tipuri de discursuri, adesea, publice: li se spune acestora cum să-și privească interlocutorul/interlocutorii, cum să țină palmele, cum să se așeze pe scaun sau cum să dea mîna cu celălalt, fără prea multă insistență pe cuvintele care ar trebui folosite pentru a se descrie pe sine sau pentru a-și declara dorința de a fi acceptat de celălalt.

Trist! Trist și pentru (bietul) Mahrebian, trist și pentru evoluția domeniului de cercetare numit *comunicare*! Cum de sînt atît de puțini cei care tresar măcar cînd aud că s-a stabilit prin studii o astfel de proporție între verbal și rest?! Cum de sînt atît de puțini cei care încearcă să caute sursa frazei și să afle cum s-a ajuns la astfel de procente?! Ar mai rămîne să mă întreb cum de sînt atît de puțini cei care scriu cărți (rezultat al unei cercetări, am zice) în care construcția argumentării se bazează pe „mitul lui Mahrebian”. Am citit cu toții măcar o astfel de carte.

Pe scurt, studiul lui Albert Mahrebian avea în vedere reacția unor subiecți (care au fost, pînă la urmă, numai femei, întrucît profesorul de psihologie nu a reușit să convingă niciun bărbat să

participe!) la auzul unui singur cuvânt, la care li se sugerase că trebuie să arate doar cum se poziționează în intervalul „îmi place/nu-mi place” față de ceea ce aud. Rezultatul a fost celebrul 7/38/55. Purtat de vînt, acest rezultat a înfierbîntat spiritele și a ajuns să producă dezvoltări pe această temă, cu totul scăpate de sub control.

Ar fi suficient să ne gîndim la faptul că paraverbalul nu poate exista în afara verbalului, el fiind modul de producere a verbalului, pentru ca să descoperim dificultatea de a „înghiți pe nemestecate” un raport atît de straniu.

Închei această parte a studiului pe care-l propun aici cu formula de la început: „Bietul Albert Mahrebian!”.

Un caz fericit

La cazuri deosebite, am păstrat, pentru un final mai luminos, povestea unei vechi fraze, spusă și ea adesea: *Verba volant, scripta manent*.

Într-o Europă administrată de două secole după știința născută de Napoleon, *scripta* au fost și rămîn sfinte. Ce e scris poate fi păstrat și poate servi drept dovadă dacă sau cînd se ivește nevoia. O Europă marcată de o tendință tot mai marcată de a se păzi de incertitudine (*uncertainty avoidance*, cum a numit Geert Hofstede acest criteriu de clasificare a națiunilor/a culturilor) face ca oamenii să caute cele mai imbatabile maniere de a-și garanta siguranța relațiilor cu ceilalți. Ceea ce spui zboară și nu poate servi la o adică drept probă în caz de litigiu. Dimpotrivă, ceea ce e scris rămîne și constituie probă pentru orice argumentare ulterioară. *Topos*-ul „scris + pozitiv” (deci, „spus + negativ”) funcționează de vreo două sute de ani și mai bine.

Ne propune, însă, profesorul Alexandru Călinescu o interpretare în care doar *topoi* se schimbă. Într-o conferință găzduită de Filiala Iași a Academiei, Alexandru Călinescu propune să considerăm că, în percepția antichității, vor fi fost mai bune *verba*, pentru că zboară și, deci, se îmbogățesc și, mai mult decît orice, scapă fixării, în vreme ce *scripta* – întrucît *manent* – se înțepenesc și, cu timpul, nu mai sînt la fel de valoroase. Zburînd, *verba* se îmbogățesc, adună sensuri și capătă noi valențe. Fixate, *scripta* ajung, precum limba de lemn, să nu mai spună mare lucru.

Disonanța cognitivă este maximă: ni se propune, nu să nu-i ascultăm pe antici, ci să-i ascultăm, dar să-i înțelegem conform unei posibile decodări total diferite, în baza *topos*-ului opus celui care funcționează de atîta vreme în spațiul cultural european.

Aș zice că una nu o elimină pe alta: putem folosi în continuare fraza *Verba volant, scripta manent* cu sensul cu care ne-am obișnuit de la Napoleon încoace, dar putem, deopotrivă, să acceptăm că și al doilea *topos*, cel propus de profesorul Călinescu, este valabil. Putem gîndi și la „scris + negativ” și „spus + pozitiv”.

Contextul și paraverbalul vor putea servi la privilegierea uneia sau a alteia dintre cele două lecturi posibile ale acestei fraze. Povestea, însă, mi s-a părut nu numai seducătoare, dar și importantă pentru studiul comunicării pe baza textelor repetate în contexte diferite și cu maniere diferite de enunțare.

Concluzii

Frazele au viață în enunțuri, iar înțelesurile sînt în oameni. Contextul decide!

Pe de altă parte, ceea ce le este permis nespecialiștilor – și anume, să folosească fără discernămint „ziceri” celebre cu referire la comunicare – nu poate fi pardonat specialiștilor, chemați să constituie, printr-un consens solid întemeiat, știința pe care au ales să o servească. Am văzut că specificul epocii noastre este acela de a metacomunica despre comunicare. Într-un fel e de așteptat să o facă cei din afara domeniului, în alt fel trebuie să o facă specialiștii în comunicare. Este, poate, singura manieră prin care aceștia din urmă se vor putea oricînd distinge de cei dinții. Așadar, fraze care au fost enunțate cu un anumit efect în anumite circumstanțe trebuie folosite cu reținere în contexte noi, pentru că valoarea lor – ca a oricărui segment de limbă! – ține de enunțarea lor, care este contextuală.

Studiul de față pleacă de la lucruri deja bine stabilite (de un Eugeniu Coșeriu, de pildă) și susținute de multe alte studii, multe fiind publicate în *sillage*-ul Magistrului. Instanța de comunicare este un eveniment unic, niciodată repetat, pentru că, asemenea evenimentelor, **nu poate** fi repetat. Orice enunț este unic și durează atît cît durează și enunțarea lui. Dacă rostesc

(enunț, deci), în acest moment, dinaintea acestui public, fraza „orice enunț este unic”, tac apoi o secundă și rostesc (din nou!) „orice enunț este unic”, avînd grijă să folosesc același ton, aceeași intensitate a vocii, ba chiar și aceleași gesturi însoțitoare, a doua rostire va fi un enunț nou (și unic, așa cum am mai spus): ea se produce într-un context în care prima rostire se va fi produs deja! Așadar, a doua rostire nu cere răspuns la întrebarea „ce vrea să spună vorbitorul?”, ci așteaptă răspuns la întrebări precum „de ce repetă oare vorbitorul ceea ce tocmai a spus?” sau „o fi crezut vorbitorul că n-am auzit ceea ce a spus ori i se pare afit de important încît ține să repete cele spuse pentru a sublinia importanța conținutului?”. Mai sînt posibile și alte interpretări (cum ar fi: „cred că-i place atît de mult să se audă vorbind, încît se repetă”).

Despre evenimente se poate povesti, dar ele nu pot fi repetate, fiind, fatalmente, unice, prin simplul fapt că sînt contextuale. Contextele fiind unice, evenimentele sînt unice. Discursul (ca suită de enunțuri) fiind un eveniment, este unic. Fraza (sau, după caz, textul) este o existență creată de enunț (sau de discurs) și reținută de memoria comunității lingvistice căreia îi aparține. Ea/el poate fi repetat/ă la infinit. De fiecare dată vom fi în prezența unui nou enunț sau a unui nou discurs, pentru că de fiecare dată lucrurile se vor petrece într-un context nou și irepetabil. Construirea unui context exact după tiparul altui context, X, anterior, nu va da un context identic cu X, ci doar unul similar. Acest al doilea context va conține informația „copie a contextului X”.

Pe de altă parte, forța contextului este lesne de constatat și în momentul lecturii: contextul este cel care decide de sensul unui conținut anume, iar cînd spunem „context”, îi avem în minte și pe protagoniștii interacțiunii comunicaționale. Așa se face că fraze care au avut un înțeles anume în vreun context dat își schimbă sensul atunci cînd sînt refolosite, pentru că „refolosire” înseamnă „folosire într-un nou context”. Dacă unele devin obsolete, altele stupide de-a dreptul, iar altele devin mai interesante poate și decît se vor fi gîndit autorii lor dintîi, totul se datorează schimbării contextului. Cine se va fi fi putut gîndi, pe vremea lui Napoleon, că va veni un profesor de la Iași, pe nume Alexandru Călinescu, care să propună o posibilă lectură, radical diferită, a frazei care pare să stea la baza construcției administrative a Imperiului francez și, mai tîrziu, a Europei?!

În fine, dacă aducem în discuție perceperea non verbalului, este suficient să evocăm părerea (măcar a unor) psihologi, conform căreia non verbalul este înțeles pentru că el este „tradus” în verbal, la receptare, instantaneu și în mod involuntar. Fie îmi spun ceea ce am văzut/mirosit/simțit prin pipăit/auzit etc., fie mi se spune cam cum ar trebui să simt/văd/aud etc. Limitele lumii mele sînt limitele limbii mele materne, spunea Wittgenstein. Limitele mele, adaug eu, sînt toate cele pe care le veți fi remarcat în expunerea celor de mai sus...

Note:

[1] În rom.: Înțelesurile stau în oameni, nu în mesaje.

[2] Scenariul și regia îi aparțin lui Noah Baumbach.

Bibliografie

Arasse 2008 – Daniel Arasse, *Nu vedeți nimic*, București, Editura Art, trad. din fr.: Laura Albușescu, după ediția originală, *On n'y voit rien*, Paris, Editions Denoël, 2000.

Berger 1972 – John Berger, *Ways of Seeing*, London, BBC/Penguin.

Cameron 2000 – Deborah Cameron, *Good to talk? Living and working in a communication culture*, London, Sage.

Preston 2009 – Ivan Preston, „Understanding Communication Research Findings”, in *The Journal of Consumer Affairs*, Vol. 43, nr. 1(2009), pp. 170-173.